



Dominique Briquel (dir.)

Écriture et transmission des savoirs de l'Antiquité à nos jours

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon : questions et mises en perspective

Marie-Geneviève Grossel

DOI : 10.4000/books.cths.8186

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2020

Date de mise en ligne : 21 janvier 2020

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508969



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GROSSEL, Marie-Geneviève. *Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon : questions et mises en perspective* In : *Écriture et transmission des savoirs de l'Antiquité à nos jours* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2020 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/8186>>. ISBN : 9782735508969. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.8186>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 novembre 2020.

Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon : questions et mises en perspective

Marie-Geneviève Grossel

- 1 Les *Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon*¹ furent offerts comme étrennes, probablement en 1504-1505, à une très jeune fille d'une douzaine d'années. Anne de France, alors veuve de Pierre de Bourbon, s'était éloignée de la cour après y avoir, pendant de longues années, exercé la régence du consentement de son père, Louis XI. En écrivant ce livre, Anne suivait toute une tradition qui nous conduit de Duodha à la Renaissance². Ces ouvrages peuvent prendre des titres différents, *speculum*, *miroir*, *manuel* comme le *Manuel pour mon fils* ou *Livre*, comme le *Livre des Manières* d'Étienne de Fougères³, ou encore *chastoiements*, tous sont mus par une seule visée didactique, ce sont des livres dans lesquels l'écrivain transmet un savoir. Néanmoins, l'œuvre d'Anne ne peut se confondre avec les autres. C'est ce que nous montrerons d'abord par une remise en perspective à l'intérieur de ce registre.
- 2 Le savoir diffusé peut différer selon que l'enseignement se veut étroitement religieux comme dans le *Speculum virginum*, qu'il vise une activité spécifique comme pour les *regimina principum* ou qu'il représente un art de vivre, tel le *Chastoiement des dames* de Robert de Blois⁴. Déterminer la sorte de transmission visée sera ainsi notre seconde étape. Le plus difficile reste de retrouver un peu de la personne de l'écrivain. Est-ce Anne de France, femme politique éprouvée, qui se dessine à travers son écrit pour transmettre son expérience ou en restons-nous à une typologie étayée d'innombrables références intertextuelles ?

Mise en perspective : *specula* et enseignements

- 3 Tout *speculum* est écrit, le plus souvent en latin, par un *clericus*, un lettré, qui occupe la position de maître. Ce registre préfère la prose et s'adresse généralement à un interlocuteur ou une classe d'individus masculins. Les *specula* deviennent de vastes

encyclopédies, c'est le réel tout entier que l'on cherche à y enfermer. Nous possédons une intéressante liste de manuscrits qui appartenaient à la bibliothèque du Connétable de Bourbon, et de son épouse, Anne, manuscrits en langue romane, mais aussi en latin, italien, espagnol et flamand ; on y relève la présence de plusieurs exemplaires du *Miroir Historial de Vincent de Beauvais*, ce qui souligne le goût du couple pour l'Histoire, en français et en latin.

- 4 On notera aussi la présence de plusieurs « miroir au prince » de Gilles de Rome. Cet intérêt pour la théorie politique n'étonne pas chez ce couple de mécènes éclairés qui appartenaient à la noblesse royale.
- 5 Mais d'autres *miroirs* se trouvaient aussi dans la bibliothèque ducale. On peut ainsi relever un *miroer ou l'ame se doit mirer*. Ce titre peut renvoyer à cinq miroirs différents⁵. Le premier, destiné à Blanche de Castille, date de la première moitié du XIII^e siècle. Il est caractérisé par son inspiration mystique et se consacre à l'exaltation de la béatitude face aux dangers inscrits dans le monde. Que la destinataire soit une femme est de peu d'importance, mais la couleur particulière qu'y prend la dévotion se retrouve dans d'autres manuscrits de la bibliothèque des Bourbon, tels *l'aiguillon d'amour divine*, le *speculum aureum animæ peccatricis* ou encore le *Livre des révélations de sainte Elisabeth* (de Schönau)⁶. Notre *Miroer ou l'ame se doit mirer* correspond sans doute au petit traité anonyme conservé dans le ms. BnF fr. 996.
- 6 De tous ces miroirs⁷, il y en eut un spécialement adressé aux dames et princesses, c'est le *Speculum dominarum* du franciscain Durand de Champagne qui le dédia à la reine Jeanne de Navarre, l'épouse de Philippe IV le Bel. Le texte latin ne connut la popularité que lorsqu'un franciscain le traduisit en roman. Presque toutes les princesses de la fin du Moyen Âge ont eu ce *Miroir des dames* dans leur bibliothèque ; s'il n'apparaît pas dans la liste que nous étudions ici, il était déjà dans la librairie de Charles V et, probablement, dans celle de Louis XI. Il peut avoir influencé Anne de France en certains des conseils qu'elle donne à sa fille. On notera la très haute conscience de son rang :
- « En toutes choses [nobles dames] sont et doivent estre le miroer patron et exemple des autres. Ung philosophe dit a ce propos qu'il n'est sur noble femme point de si petite faulte qui a tous gens de bien ne soit tres desplaisant a veoir. » (p. 65)
- 7 Or, Durand soulignait les prérogatives accordées aux puissantes dames que concrétisent les appellatifs extrêmement respectueux, cela entraînait l'obligation morale de se montrer à la hauteur de l'idéal impliqué dans les mots⁸. Mais plus profondément significative apparaît la conviction que la dame doit trouver sa sagesse dans l'instruction, ce qui implique de beaucoup lire :
- « Vivez en grant craincte et tousjours sur vostre garde que vous n'y soiez deceue et vous gardez d'y estre oyseuse, et par especial d'esperist [...] Et pour mieulx vous sçavoir vivre et conduire en devocion, je vous conseille que lisiez le livret du preudomme de saint Lis, celui de saint Pierre de Luxembourg, les sommes le roy, l'orologe de Sapience⁹ ou les aultres livres des Saints aussi les dictz des philosophes, et anciens saiges, lesquelles doctrines vous doivent estre comme droicte reigle et exemple et c'est tres honneste occupation et plaisant passe-temps. » (p. 8-9)
- 8 De son côté, le franciscain entonne¹⁰ un vibrant éloge de la lecture, conseillée à la dame, car la sagesse naît de l'instruction et la sagesse est qualité royale : la sagesse est savoureuse, elle apporte au lecteur qui la recherche la paix de l'esprit. Anne de France ajoute que dans la maison d'une noble dame, savants et érudits doivent être accueillis comme un notable honneur¹¹.

- 9 Pas davantage qu'Anne, Durand ne condamne les atours et parures des puissantes, le luxe est le compagnon obligé du rang à tenir ; il faut simplement, préconise le franciscain, ne jamais oublier de se dire que sous la parure, on reste un néant devant Dieu, ce qu'Anne exprime avec autant de vigueur :
- « Pensez et reconnoissez en vous qui estes et dont vous venez, a vostre povre et corrompable creation. » (p. 514)
- 10 Pourtant si Anne s'inspire du genre des *miroirs*, le titre qu'elle choisit pour son traité, et qu'elle énonce dans son préambule, est tout autre :
- « La parfaite amour naturelle que j'ay a vous, ma fille [...] reconnoissant la tres briefve subdaine et hastive mort que a toute heure j'attens, nonobstant mon povre, rude et debile engin, me donne couraige et vouloir de vous faire, tandis que je vous suis présente, aucuns petis enseignemens, advertissant vostre ignorance et petite jeunesse, esperant que en aucun temps vous en aurez souvenance et vous pourroient quelque peu profiter. » (p. 1-2)
- 11 On peut penser que le choix du titre *enseignements* représente un petit salut aux *Enseignements* de Saint Louis à son fils ainsi qu'à ceux qu'il avait dédiés à sa fille, Isabelle de Navarre¹². Pourtant le texte de Saint Louis n'est pas répertorié dans l'inventaire des deux bibliothèques du couple ducal. Le saint roi en restait volontairement à une suite de préceptes religieux ; la féminité de la destinataire se marquait dans l'absence de toute référence politique et dans les règles accordées à sa « nature » : les habits, le bavardage, les fréquentations. Les deux « enseignements » sont ainsi assez loin l'un de l'autre, même si Anne recopie certaines recommandations religieuses – que l'on trouve à vrai dire dans la plupart des *miroirs*. À lire le texte de Saint Louis, on n'imagine pas qu'Isabelle était à la fois princesse royale et reine de Navarre.
- 12 D'autres *enseignements* ont été plus féconds pour guider Anne dans ses recommandations au sujet de la vie dans le monde : elle demande à Suzanne de lire le *Livre* du chevalier de la Tour Landry pour l'*enseignemens de ses filles*. La bibliothèque ducal en proposait au moins deux exemplaires. Ce livre¹³ se signale par un grand prosaïsme, avec l'affirmation d'une foi assez rudimentaire, quoique convaincue : les conseils religieux sont avant tout des règles de politesse à respecter quand on va à la messe : ne pas papoter, ne pas s'abandonner à des pensées voluptueuses, prier pour les morts (qui prient aussi pour vous). Les conseils de savoir-vivre sont empreints de ce même gros bon sens : pour les habits, couvrir ce qui doit l'être... pour la paix conjugale, obéir à son mari, surtout devant témoins, ne pas faire la fête la nuit, ne pas manger les bons morceaux quand il est absent... De toute façon, plus le mari est mauvais, meilleure doit être la femme. Certains traits sont même étranges, comme la retenue à garder quand une naissance s'est bien passée, car Dieu, tel une chrétienne Némésis, pourrait en prendre ombrage. Pourtant ce petit noble n'est nullement méprisable : il pense que les filles doivent apprendre à lire, ne redoutant nullement de développer ainsi leur intelligence, et s'il juge superflu qu'on leur enseigne aussi l'écriture, il défend la possibilité du mariage d'amour et non d'un contrat qui peut au mieux permettre au couple une affection sans chaleur et remplie de distance.
- 13 Anne, qui conseille ce livre à sa fille, ne l'a pas jugé sans intérêt, mais son propos est nettement plus élevé que celui du simple chevalier. Des *chastoiements* qui édictent un certain nombre de règles de savoir-vivre courtois, Anne ne retient guère davantage. Quand on est du rang de sa fille, on se soucie assez peu de la possible dissymétrie d'un visage ou des soins à apporter à son haleine. Il ne saurait non plus être question de complaisance dans les séductions que la courtoisie suggère. On considérera les jeunes

filles, les dames mariées, les veuves, non les amantes ni les coquettes. Le propos reste bien celui des *miroirs*, de haute visée et toujours profondément empreints de religiosité.

Définir le propos et son écriture

- 14 Dans la masse des écrits didactiques que le Moyen Âge a destinés aux femmes, l'œuvre d'Anne de France est la seule à avoir été écrite par une laïque s'adressant à sa propre fille en prose romane, pour lui apporter un savoir qui concerne la conduite de sa vie entière, aussi bien dans le monde que pour son salut à venir. Le texte ne vise aucunement à la prose d'art et l'écrivaine ne s'est pas non plus astreinte à la rigueur d'un plan, il y a de nombreuses redites. Le texte évoque une longue réflexion menée un moment d'écriture après l'autre, dans une suite assez lâche des idées, avec un style sobre, aisé et rapide. On peut discerner trois grandes idées directrices qui s'interinfluencent dans cet *enseignement* à la fois moral et pratique.
- 15 Le monde où va entrer la jeune Suzanne, Anne de France le connaît parfaitement : c'est une société du regard et de l'omniprésence des autres. Pour y vivre de façon digne, satisfaisante et juste, on doit en posséder à fond les règles et suivre le haut idéal humain que la mère détaille pour sa fille. Un pessimisme affirmé et surmonté en est la clef : il faut se méfier des autres comme de soi-même, car le monde n'est que l'antichambre d'un au-delà où un Dieu des plus exacts vous demandera des comptes.

Une société du regard et de la représentation

- 16 Anne part du statut présent de Suzanne, envisage le cas où, sa mère venant à mourir, Suzanne serait un temps *demoiselle* chez une grande dame¹⁴ ; puis vient le mariage, traité longuement, avec le mari et les enfants, enfin le veuvage toujours probable. À chaque temps ses règles et au-dessus, pour tous, une même vision de l'existence.
- 17 En entrant dans le monde, la jeune fille expérimente ce qui, sa vie durant, sera l'essentiel : *le bruit*, c'est-à-dire la renommée¹⁵. Une renommée se construit, mais une fois détruite, elle l'est à jamais, le regard des autres est impitoyable. Anne énonce alors une longue liste d'interdits, il faut éviter d'être *volage et effrénée, coquette, muable*. L'habillement est objet de règles précises¹⁶ : éviter la recherche, respecter la décence, fuir l'excentricité en suivant les coutumes du lieu. Une simple cotte trop serrée peut faire imaginer au prétendant qu'au moment des grossesses, le goût de la dame pour la minceur serait dommageable à l'enfant. Il ne faut pas pour autant s'habiller en dessous de sa condition¹⁷, la dame sera tout aussi attentive à réprimer les velléités luxueuses de ses suivantes qui doivent rester à leur place¹⁸.
- 18 Plus encore que l'habit, le maintien est une ostentation des qualités réelles de la dame pour la rendre à la fois *belle et prisée*. La gesticulation, les mouvements de la tête sont à bannir :
- « Vous gardez [...] de faire nulles lourdes contenance, tant de branler ou virer la teste ça ne la, comme d'avoir les yeulx agus, legiers ne espars. Aussi de beaucoup ne trop rire quelque cause qu'il y ait. » (p. 43)
- 19 Le maintien doit être *humble*, ce qui veut dire modeste, mais *gracieux* et *courtois*, surtout après le mariage, donnant à la dame un abord aisé, agréable, mais aussi *ferme*, sans équivoque¹⁹. C'est ainsi que l'on évite de paraître *morne, triste, pensive, fière ou*

*dédaigneuse*²⁰. On peut appeler la qualité ici prônée une forme très courtoise de l'affabilité.

- 20 Pour qu'il ne s'agisse pas d'une trompeuse apparence, cette affabilité doit reposer sur de réelles habitudes : la coutume de ne jamais agir de soi-même dans les cas importants, mais d'avoir recours au *conseil* d'amis sûrs²¹, de préférence choisis dans la parentèle d'une part, et, d'autre part le sens très poussé de la discrétion :
- « On doit avoir yeulx pour toutes choses regarder, et rien veoir, oreilles pour tout ouyr et rien sçavoir. » (p. 20)
- 21 On se gardera ainsi des clabaudages intempestifs, de la médisance ou la calomnie qui suscitent la haine vengeresse des autres. Car rien n'est plus dangereux que la langue : *a la langue connaît on la femme*²². S'ensuit un véritable art de la conversation :
- « Quant vostre naturelle condicion seroit de peu parler, si vous conviendroit il mettre vostre effort de courtoisement parler et respondre a ceulz desquelz vous seriez en gouvernement. » (p. 72)
- 22 On doit tout autant éviter le bavardage qu'être morne et muette, que se montrer maladroite, en n'adaptant pas son langage à la noblesse ou à l'humilité de l'interlocuteur. Il faut faire montre de mesure et discernement, notamment lors de l'arrivée d'hôtes étrangers²³ : il faut se révéler capable, sans outrage ni contrainte, d'aiguiller la conversation vers leurs centres d'intérêt, repérer les sujets à contourner, bref, mettre à l'aise l'interlocuteur en paraissant soi-même plaisante et aimable, ce qu'Anne appelle *estre bien enlangaigie*²⁴.
- 23 Cette façon de s'exprimer pleine d'aménité est tout aussi nécessaire lorsque l'on est à l'extérieur, lors de visites des malades²⁵. La règle est de ne jamais céder à la diffamation, qui relève de la trahison, ni à la moquerie, qui est « *signe d'un povre entendement* »²⁶. Ainsi se montre-t-on à la fois *aimée de Dieu* (par la justesse de son action) *et du monde* (par sa bonne renommée)²⁷.
- 24 Le second des ennemis de Renommée naît de l'oisiveté²⁸ qui pousse au péché, car elle distrait l'attention, on peut s'autoriser à se détendre avec des jeux de société et, surtout, la lecture et la prière. Chez les servantes aussi, l'oisiveté est à combattre, il faut donc les tenir dans une assez étroite *subjection*, en leur permettant de temps en temps, si elles sont jeunes, des divertissements innocents *dancer*, chanter²⁹... Une *maison* doit être *nette*, et cela, « *pour vostre honneur et pour vostre profit* »³⁰.

Un idéal humain de haute valeur

- 25 On devine ainsi le train d'un très grand hôtel où l'étiquette fixe l'existence de façon étroite, où la promiscuité réelle implique un nécessaire retrait en soi-même, empreint d'une méfiance sans défaut. Même la vie conjugale n'échappe pas au jugement, obligeant la dame à se montrer « *gracieuse, obéissante, douce* » dans les gestes adressés à son époux, non plus que le veuvage où un deuil excessif est moqué et laisse les autres incrédules. Ce qui est ici conseillé à la future grande dame est une attitude lisse, sans orgueil, mais assurée, silencieuse, inaccessible et inaltérable :
- « Toujours en port honorable, en maniere froide et asseuree, humble regard, basse parolle, constante et ferme, toujours en ung propoz, sans flechir. » (p. 129)
- 26 Cette définition, on le voit, ne nous donne pas seulement la description d'une attitude, mais implique un idéal de vie qui s'exprime tout au long des conseils maternels. L'apparence sur laquelle se fonde la réputation, l'image qui est offerte consciemment

au regard d'autrui doivent refléter l'être profond de la dame : si, demoiselle, elle était « *belle, jeune, chaste, bien morigenee* », c'est toute sa vie qu'elle offrira aux autres :

« Beau port haut et honorable, douce maniere bien moriginee et asseuree en toutes choses, [...] compassee en toute raison. » (p. 29)

- 27 Anne, qui méprise la beauté, donne à chaque mot sa valeur pleine, raison, assurance, honneur. Aussi une bonne conduite fuira-t-elle le péché contre l'esprit, l'orgueil, car il est menace réelle face à la qualité du sang qui naît nécessairement de la noblesse. Contre l'orgueil, ce sont les vertus qui permettent de triompher, la noblesse doit « s'aourner » de vertus, car son but :

« Est d'avoir bon et honorable bruit [en étant] vertueuse et prudente. » (p. 58)

- 28 Prudence est cause de vertu³¹. On rappellera que, au sens médiéval, la prudence est « sagesse qui règle la conduite et fait éviter les fautes », puis en moyen français le sens glisse vers « savoir-faire ». La définition religieuse est « vertu qui associe, dans la conduite de la vie, force d'esprit, faculté de discernement et connaissance de la vérité » Cette notion est l'une des clefs de ce que veut donner à obtenir le livre d'Anne. Les vertus de la dame ne doivent jamais souffrir d'être suspectées, prises en défaut ni par autrui ni par soi-même. Ainsi, à l'égard de ses gens, on doit éviter toute faveur, toute feintise, mais se montrer « *leale, constante et veritable* » dans le respect du « bon droit » de chacun.

- 29 Cela justifie un « art de bien parler », qui n'est pas seulement inscrit dans le simple respect des règles de politesse, car la parole est un *don de Dieu*, qui doit être respectée comme telle. Et Dieu est « *marry* » quand on use mal de la parole³². Plus encore que le mariage, le veuvage révèle les qualités profondes d'Anne dont elle désire faire un modèle pour sa fille. Certes, les principales occupations d'une veuve de cette très haute noblesse n'impliquent nullement le retrait du monde. La veuve se gouvernera sagement quant à sa vie privée, mais, désormais retirée des divertissements, elle s'occupera *avec diligence* et en personne « *de ses terres et de ses besognes* » ; elle en restera la « *souveraine* »³³.

- 30 Dans cette situation, il lui faut toujours observer avec la plus stricte attention ses gestes, ses mots, ses fréquentations, car le « *bruit* » de sa vie reste cause première de son efficence. Ainsi la noblesse de la veuve reste intacte dans sa solitude. Noblesse et vertu sont en engendrement réciproque :

« Noblesse ne fut jamais trouvee, si non en cuer humble begin, courtois. » (p. 119)

- 31 Désormais maîtresse de son domaine, la veuve se gardera de toute spoliation, elle conservera « *sa parolle douce, son chief incliné* »³⁴ en guise de salut courtois à tous ceux auxquels elle parle, convaincue que :

« Quant plus vous leur ferez d'honneur et plus accroistrez le vostre [...] c'est vertueux savoir. Or le savoir n'est jamais acquis tout entier ; on apprend jusqu'à la fin. » (p. 122-123)

- 32 Pourtant la veuve ici dépeinte – qui emprunte bien de ses traits à la narratrice – reste un objet de convoitise aux yeux masculins, car elle n'est pas si âgée et elle est puissante ! Anne se gausse des veuves qui papillonnent : jamais le séducteur ne s'amuse autant que lorsqu'il a triomphé d'une « *vieille femme* », ce qu'Anne précise par « *l'âge de quarante ans* », où l'on commence à voir des *fronces* sur le visage³⁵. Dans les recommandations données à sa fille, on devine des souvenirs qui amusent encore – et tout un art d'éconduire : feindre de ne pas comprendre, servir aux galants un discours convenu³⁶ qui explique combien certains tristes sires – au nombre desquels, bien

entendu, elle affirme ne pas mettre son interlocuteur – sont de pauvres personnages, se montrer imperturbablement « *douce et courtoise* » au jeu du « *on verra bien qui se lassera le premier* », avec en arrière-plan le plaisir subtil de se savoir déjà victorieuse du galant et l'idée non moins délectable qu'il sera doux de se remémorer la défaite du soupirant, avec, enfin, la certitude que l'on ressort bien plus forte de l'assaut ; car, somme toute, on ne connaît la valeur d'une place-forte que lorsqu'elle a résisté à l'attaque³⁷. On peut ainsi voir dans cette semi-confiance de femme à femme combien pour finir, dans ses « *enseignements* », Anne apprend beaucoup à sa fille sur le monde et sur le *bruit* que l'on y acquiert sans rien relâcher de la haute vision qu'elle s'est donnée de sa vie de grande dame.

Un pessimisme affirmé et surmonté

- 33 Anne ne pensait sans doute pas que sa fille aurait à jouer un rôle politique d'une importance aussi haute que le sien en son temps, néanmoins elle lui recommande des traités de gouvernement, on sait en outre que, bien qu'elle ne les cite pas dans ses conseils de lecteur, Anne possédait dans sa bibliothèque un grand nombre d'œuvres de Christine de Pizan et, d'ailleurs, de nombreuses réminiscences du *Livre des Trois Vertus* s'échelonnent au fil du texte. Comme Christine, Anne donne à la dame un pouvoir de gouvernance qui apparaît notamment dans le chapitre sur les veuves. Si elle n'a pas les mêmes raisons que la célèbre écrivaine de craindre la souillure de son *bruit*, elle apparaît au moins aussi méfiante qu'elle sur la capacité de nuisance des hommes dans leur entreprise de séduction³⁸, pareillement condamnée par les deux femmes. Les attachements charnels ne durent pas et ne méritent nullement d'être laissés à eux-mêmes³⁹. Le monde est corrompu, tout va de mal en pis et les hommes sont plus que les femmes touchés par la perversion.
- 34 Même dans l'affection entre les époux, les « *Enseignements* » laissent entendre que les mariages malheureux ne sont pas rares et que la mauvaise conduite de l'homme ne peut qu'être subie sans révolte⁴⁰. Mais ce qui est propre à Anne est le stoïcisme avec lequel elle préconise à sa fille d'endurer cela sans nulle manifestation. S'il faut se cantonner au silence, c'est en l'accompagnant par une relativisation des faits, dans l'idée que toute épreuve vaut pour le salut et qu'en toute souffrance gît son bien. Enfin le sort reste imprévisible :
- « Es biens de fortune n'y a rien ferme ny estable. » (p. 120)
- 35 Même le bonheur est traversé du sentiment de sa fragilité. Anne évoque avec froideur sa mort prochaine, et les jours où son livre seul perpétuera sa voix près de sa fille. Ce pessimisme marqué est surmonté dans une vision ascétique de la religion⁴¹. Anne recommande à Suzanne de lire *l'Horloge de Sapience* de Suso⁴². Au grand mystique rhénan, elle emprunte les moments de contemplation douloureuse de la Passion, mais sa foi inquiète appelle à ne jamais oublier le Jugement dernier ; et sa recommandation de réciter systématiquement des prières⁴³ pour se protéger, surtout aux heures de la jeunesse, achève de tracer d'elle l'image d'une femme de devoir, sans davantage d'illusions sur elle-même que sur les autres, mais persuadée de l'importance et du rôle de la volonté à chaque instant de l'existence. La tendresse de cette femme austère pour son enfant, qui transparaît à de très rares moments, nous laisse enfin entendre que Suzanne était tout à fait digne de l'ouvrage où sa mère avait mis toute son expérience.

BIBLIOGRAPHIE

Anne de France, *Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon*, texte original d'après le manuscrit unique de Saint-Petersbourg, par A. M. Chazau, Moulins, 1878 (précédé d'une éd. des *Enseignements à Isabelle de Navarre*).

Chevalier de la Tour Landry (Le), *Livre pour l'enseignement de ses filles*, publié par Anatole de Montaiglon, Paris, 1854.

DELISLE Léopold, *Durand de Champagne*, HLF XXX, Paris, 1888, p. 302-333.

Duodha, *Manuel pour mon fils*, éd. par Claude MONDÉSERT et Pierre RICHÉ, Paris, Cerf (Sources chrétiennes), 1987.

Enseignements de Saint Louis à son fils, éd. H. François DELABORDE, BEC 73, 1912, p. 337-262.

Enseignements à sa fille Isabelle de Navarre, p. XX-XXVII de l'édition des *Enseignements d'Anne de France*.

ÉTIENNE DE FOUGÈRES, *Livre des Manières*, éd. par Jean Thomas, Paris-Louvain (Ktêmata), 2013.

FOX John, *Robert de Blois, son œuvre didactique et narrative. Étude linguistique et littéraire suivie d'une édition critique avec commentaire et glossaire de l'Enseignement des princes et du chatoisement des dames*, Paris, Nizet, 1950.

DUBY Georges et PERROT Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, t. 2, *Le Moyen Âge*, KLAPISCH-ZUBER Christiane (dir.), Paris, Plon 1992.

HASENOHR Geneviève, *Textes de dévotion et lectures spirituelles en langue romane (France, XII^e-XVI^e siècle)*, assemblés et revus avec la collaboration de Marie-Clotilde HUBERT, Sylvie LEFÈVRE, Anne-Françoise LEURQUIN, Christine RUBY et Marie-Laure SAVOYE (texte, Codex et contexte XXI), Turnhout, Brepols, 2015.

HENTSCH Alice, *De la littérature didactique du Moyen Âge s'adressant spécialement aux femmes*, Halle-Wittenberg, Cahors, 1903, n° 95, p. 199-207.

PERRET Noëlle-Laetitia, *Les traductions françaises du De regimine principum de Gilles de Rome : parcours, matériel, culturel et intellectuel d'un discours sur l'éducation*, Leiden, Brill, 2011.

REGNIER-BOHLER Danielle (dir.), *Voix de femmes au Moyen Âge*, Paris, éd. Robert Laffont, 2006.

Speculum virginum/Jungfrauen Spiegel, Lateinisch-Deutsch, éd. par Jutta SEYFARTH, Freiburg-New-York, Herder (Fontes christiani) 2001-2004 (4 vol.).

NOTES

1. L'œuvre est citée dans l'édition : *Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon*. J'ai cependant transformé, le cas échéant, la ponctuation de l'éditeur et modernisé l'accentuation de la langue du texte. Chazau a joint à son édition un relevé des livres des bibliothèques que possédait le couple des Bourbon, ce qui nous donne une bonne idée de ce que, de son vivant, Anne pouvait avoir à sa disposition.

2. Duodha, *Manuel pour mon fils*. Les *chatoisement /ensenhamen* (en occitan) peuvent être écrits par des clercs pour des laïques ou par des laïques pour des laïques. Ce sont des

manuels de savoir-vivre et/ou des règles pour vivre courtoisement. Ils traitent de politesse et des relations sociales. Ils sont souvent rédigés en langue vernaculaire. A. Hentsch, *De la littérature didactique du Moyen Âge s'adressant spécialement aux femmes*, note la triple singularité de l'œuvre d'Anne de France : ce livre a été écrit par une femme pour une femme, par une mère pour sa fille ; par une femme politique le dédiant à une autre femme politique. En ce qui concerne plus spécifiquement la princesse Anne en son temps, voir G. Duby et M. Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Ch. Klapisch-Zuber (dir.), t. 2, *Le Moyen Âge* ; D. Regnier-Bohler (dir.), *Voix de femmes au Moyen Âge*.

3. É. de Fougères, *Livre des Manières*.

4. Le *Speculum Virginum* (composé vers 1140) est destiné à des moniales. Le nombre de ses manuscrits en atteste le succès, *Speculum virginum/Jungfrauen Spiegel* ; les *regimina principum* sont des miroirs aux princes destinés aux souverains, le plus connu est celui de Gilles de Rome (vers 1269), voir N-L. Perret, *De regimine principum de Gilles de Rome : parcours, matériel, culturel et intellectuel d'un discours sur l'éducation* ; J. Fox, *Robert de Blois, son œuvre didactique et narrative. Étude linguistique et littéraire suivie d'une édition critique avec commentaire et glossaire de l'Enseignement des princes et du chastoïement des dames*.

5. 1) *Li mireoirs de l'ame*, texte anonyme en prose du XIII^e siècle, écrit pour Blanche de Castille, ms. Mazarine 870 ; 2) *Le petit miroer de l'ame devote*, anonyme, ms. BnF fr. 1864 ; 3) *Li mireoirs de l'ame* anonyme en 48 douzains d'octosyllabes, fin XIV^e siècle, ms. BnF fr 12594 ; 4) *Le miroer ou l'ame se doit mirer*, anonyme, copie du XV^e siècle (BnF fr 996) ; 5) *Le miroir de l'ame* écrit par un Chartreux, traduction du *Speculum aureum animae peccatricis* de Jacob van Gruytrode par Jean Meliot (1451 ?) ; 6) *le mirouer de l'ame* de Jean Gerson.

6. Charles V commanda tout spécialement à Jacques Bauchant de Saint-Quentin une traduction des *Visions d'Élisabeth* (ms. BnF fr. 792). Le manuscrit était certainement resté dans la bibliothèque royale du temps de Louis XI.

7. Respectivement et selon la chronologie : 1) *le miroir des dames* traduction par un franciscain du *Speculum dominarum* de Durand de Champagne, avant 1305 ; 2) *le miroir as dames* de Watriquet de Couvin de 1324 (1294 octosyllabes) dédié à la reine Jeanne d'Evreux ; au XV^e siècle ; 3) *le miroir aux dames*, version anonyme éd. A. Piaget (136 huitains d'octosyllabes) ; 4) *le miroir des dames et des demoiselles* de Jean Castel fils ; 5) *le mirouer aux dames* de Philippe Bouton ; 6) *le Miroir des dames*, traduction par Isambart de Saint-Léger, qui la dédie à Marguerite de Navarre, d'une partie du *Speculum Dominarum*. En ce qui concerne le *Speculum dominarum* et ses traductions, voir L. Delisle, HLF XXX . Pour l'étude de ce registre et l'analyse des œuvres en leur contexte, on se réfèrera à G. Hasenohr, *Textes de dévotion et lectures spirituelles en langue romane (France, XII^e-XVI^e siècle)*, assemblés et revus avec la collaboration de M.-Cl. Hubert, S. Lefèvre, A.-F. Leurquin, C. Ruby et M.-L. Savoye (Texte, Codex et contexte XXI).

8. Ms. BnF fr. 6784, col 33.

9. *Saint Lis* est sans doute Saint Louis, *L'Orologe de Sapience* a été écrite par Henri Suso, le *Livre de Pierre de Luxembourg* se trouve notamment dans le BnF fr. 457, en compagnie de *l'Orologe de Suso*.

10. Dans son chapitre 32.

11. P. 101.

12. *Les Enseignements de Saint Louis à son fils* sont édités dans *BEC 73*, (H. F. Delaborde). *Les enseignements à sa fille Isabelle de Navarre* sont édités dans l'introduction de l'édition Chazau, p. XX-XXVII.
13. *Le Chevalier de la Tour Landry, Livre pour l'enseignement de ses filles*, publié par A. de Montaiglon.
14. C'est le chapitre VI.
15. « Toutes femmes de façon qui desirent avoir bon bruit a cause de leurs feminines et douces condicions », p. 29
16. Ch. X-XI, ch. XIV.
17. P. 25.
18. P. 91.
19. P. 64.
20. P. 71.
21. P. 79 et 119.
22. P. 44.
23. P. 69.
24. P. 67.
25. P. 61.
26. P. 88.
27. P. 70.
28. Ch. XXI.
29. P. 93.
30. P. 84.
31. P. 38.
32. P. 71.
33. P. 116.
34. P. 123.
35. P. 108.
36. P. 129.
37. « Car supposé que ung chasteau soit de belle et bonne garde qui jamais ne fut assailly, si n'est il pas a louer » (p. 130).
38. Anne y consacre une bonne partie des ch. XXVI-XXVII.
39. P. 33.
40. P. 73.
41. Le ton est donné dès les premières lignes du traité.
42. Le texte a été très vite traduit en langue française, on en possède de nombreux manuscrits, notamment à la cour de Bourgogne, tel le ms. BnF fr 455, magnifiquement illustré par le Maître de Marguerite d'York. Dès 1493, l'*Orloge de Sapience* était imprimé à Paris pour Antoine Vérard.
43. P. 26.

RÉSUMÉS

Dans un registre bien connu, celui des miroirs et des *chastoiements* où s'énonce la transmission d'un savoir, *Les Enseignements d'Anne de France à sa fille Suzanne de Bourbon* se distinguent parce qu'ils sont, de façon originale, le livre laissé par une mère à sa fille, une femme à une femme, une politique à une politique. Ce triple aspect mérite d'être mis en perspective avec les autres traités. Puissante dame, Suzanne devra avoir conscience de son rang et l'appuiera sur sa culture et ses lectures. Vivant dans une société du paraître, la dame doit garder intacte sa renommée, irréprochable dans sa tenue comme dans sa parole qui relève d'un véritable art. Entre lecture et prières, l'oisiveté n'a pas de place. Prudence et discernement sont vertus essentielles. Sa vie durant, de la jeunesse au mariage, au fréquent veuvage, la dame, maîtresse d'elle-même comme de ce qui l'entoure, cultivera un pessimisme surmonté, accordé à une vision stoïque et sans concession de sa religion.

AUTEUR

MARIE-GENEVIÈVE GROSSEL

Maître de conférences émérite en philologie et littérature médiévales, Valenciennes, Université Polytechnique des Hauts de France, laboratoire De scripto